

—J'ai un mari qui m'attend, des enfants qui comptent sur mes soins. Pitié !

—De mieux en mieux. Il ne saura jamais, votre mari, comment vous êtes morte. D'ailleurs, pourquoi vous plaindre. Soyez philosophes toutes les deux. Vous allez mourir, prenez-en votre parti.

Une minute se passa et l'homme alla chercher une pioche et une pelle dans un coin et se mit à creuser la terre : "Je vous creuse une belle tombe, dit-il simplement."

Puis il ajouta : "Je vous ai dit que je vous tuerais. Non, je ne vous tuerais pas. Je vais vous enterrer "vivantes!"

Et là-dessus, le fou, pris soudain d'une envie de rire extravagante, se mit à monologuer sur la "beauté" et la "lenteur" des tourments qu'il allait leur faire endurer.

Il les jetterait toutes les deux dans le trou et les recouvrirait de terre petit à petit pour qu'elles pussent voir venir la mort de très loin. Et quand leurs corps seraient complètement recouverts, qu'elles sentiraient l'humidité de la terre leur entrer dans la peau, il se réjouirait de lire dans leurs yeux et sur toute leur figure la frayeur qui précède la mort. La dernière pelletée qui amènerait la mort en quelques secondes ne serait jetée que beaucoup, beaucoup plus tard.

Pendant ce monologue horrible, l'une des femmes s'évanouit. Il prit de l'eau boueuse qui stagnait dans un coin et lui jeta sur la figure. Elle revint à elle pour l'entendre lui dire : "Prenez courage, ma chère enfant, le pire est à venir. Il vous faudra des forces pour endurer tous les tourments que je vous réserve."

Là-dessus, il enleva son veston, le roula en boule et s'étendant tout son long, y mit sa tête et s'endormit.

La pelle était à la portée de la main de l'une des femmes. Elle la prit et au moment où elle allait frapper son bourreau, celui-ci ouvrit les yeux.

"Je savais bien, cria-t-il, que vous tenteriez de me tuer. C'est pourquoi, j'ai fait semblant de dormir. Allons, je vois qu'il vaut mieux en finir tout de suite."

Au moment où il allait les jeter dans le trou, un bruit se fit entendre au dehors.

Un fermier, passant par là, entendit les cris des femmes. Il enfonça la porte et entra. Mais le fou avait eu le temps de se poster derrière cette porte, armé d'une pioche. Il en asséna un coup sur la tête du fermier au moment où celui-ci entra et l'étendit par terre, sans connaissance. Quand ce dernier se remit de son choc, il était enchaîné comme les deux femmes, dans la soupente.

Puis, le fou regarda ses trois prisonniers et sortit pour mettre son automobile à l'abri. Les deux femmes et le fermier l'entendirent fermer la porte. Le fermier ne perdit pas la tête. Tâtant de tous les côtés, par terre, sur les murs, il toucha un objet solide : c'était un tournevis. Un éclair de joie brilla dans leurs yeux. Il entra le tournevis dans une des mailles de sa chaîne et après une demi-heure d'efforts surhumains, il réussit à la briser. Il était libre, sa chaîne retenue seulement à son cou par le cadenas.

Les filles le supplièrent de sortir et d'aller chercher la police. Il leur répondit que ce serait une pure folie, qu'il valait mieux attendre patiemment le retour du fou et le tuer avec ce tournevis. En même temps, il es-